



BULLETIN  
D'ÉTUDES  
ORIENTALES

## Bulletin d'études orientales

LXIV | 2016

Histoire et anthropologie des odeurs en terre d'Islam à  
l'époque médiévale - Année 2015

---

# Une archéologie des odeurs : identifier les encens et leurs usages au Proche et Moyen-Orient (VIII<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècles)

Sterenn Le Maguer

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/beo/4698>

DOI : 10.4000/beo.4698

ISSN : 2077-4079

### Éditeur

Presses de l'Institut français du Proche-Orient

### Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2016

Pagination : 135-158

ISBN : 978-2-35159-800-9

ISSN : 0253-1623

### Référence électronique

Sterenn Le Maguer, « Une archéologie des odeurs : identifier les encens et leurs usages au Proche et Moyen-Orient (VIII<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècles) », *Bulletin d'études orientales* [En ligne], LXIV | 2016, mis en ligne le 01 avril 2018, consulté le 02 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/beo/4698> ; DOI : 10.4000/beo.4698

---

# Une archéologie des odeurs : identifier les encens et leurs usages au Proche et Moyen-Orient (VIII<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècles)

Sterenn LE MAGUER

---

**Résumé :** L'usage des encens, comme l'oliban (*lubān*), la myrrhe (*murr*) ou encore le bois d'aloès (*'ūd*), est bien renseigné dans les sources écrites, qu'elles soient des œuvres lexicographiques, des traités de médecine, des récits de géographes ou des œuvres poétiques et littéraires. Ces sources informent sur les différents emplois de ces substances aromatiques de valeur dans les milieux aisés et de prestige. Les données archéologiques viennent compléter notre connaissance à ce sujet en livrant des informations importantes sur la façon dont ces aromates étaient employés au sein de populations plus modestes pour lesquelles nous ne disposons pas de sources écrites. Différents sites ayant livré des résines ou des brûle-parfums en contexte archéologique sont présentés afin de montrer en quoi leur étude nous renseigne sur les contextes d'utilisation des résines et bois aromatiques : religieux ou profane, riche ou modeste. Enfin, dans le cadre d'une étude anthropologique complète, la vente et l'usage de l'encens seront abordés du point de vue des pratiques actuelles en Oman, région productrice et consommatrice d'oliban.

**Mots-clés :** Encens, oliban, Islam médiéval, commerce, brûle-parfums, archéologie, simples, Oman.

**Abstract:** The use of incenses like frankincense (*lubān*), myrrh (*murr*) or aloes wood (*'ūd*) is well known from written sources (lexicographical works, *Materiae Medicae*, chronicles, geographers' accounts, poetry or literature). These sources inform us on the different uses of these costly aromatics in wealthy and prestigious contexts. Archaeological data complete our knowledge on this topic, giving us important information on how these aromatics were used within lower classes for which no textual data are available. Several sites that have yielded resins are then presented to enable us to identify the contexts where incenses were used: religious or not, wealthy or humble. Finally, in the frame of an anthropological approach, the selling and the use of frankincense today will be evocated.

**Keywords:** Incense, Frankincense, Medieval Islam, Trade, Incense burners, Archaeology, Simple, Oman.

**الملخص:** إن استعمال البخور كاللبان والمر وكذلك العود كان متداولاً في المصادر المكتوبة القديمة، سواء في المعاجم أو مؤلفات الأطباء أو روايات الجغرافيين وحتى في الأعمال الشعرية والأدبية. تخبرنا هذه المصادر عن الاستخدامات المتنوعة لهذه المواد العطرية ذات القيمة في الأوساط الميسورة الحال. تأتي المعطيات الأثرية لتكمّل معرفتنا بهذا الموضوع بإعطائها معلومات هامة حول الطريقة التي كانت تُستخدم هذه العطور في الأوساط الشعبية التي لا نملك بخصوصها أية مصادر مكتوبة. ظهر في العديد من المواقع الأثرية راتنجيات ومباخر التي أوضحت لنا دراستها في إطار أثري سياق استخدام الراتنج والأخشاب العطرية: ديني أو دنيوي، مرتبط بالثراء أو بالبساطة. في النهاية وضمن إطار بحث انثروبولوجي سيتم دراسة مسألة بيع البخور واستخدامها من وجهة نظر الممارسات الحالية في سلطنة عُمان التي تعتبر منطقة منتجة ومستخدم للبان

**الكلمات المحورية:** بخور، إسلام في العصور الوسطى، تجارة، مباخر، علم الآثار، أعشاب طبية، عُمان.

L'encens oliban, en arabe *lubān* ou *kundur*, est une résine oléo-gomme issue de l'arbre *Boswellia sacra* Flück (**fig. 1-2**)<sup>1</sup>. Commercialisée depuis l'Antiquité, elle représentait encore au Moyen Âge un produit de luxe recherché. Cependant, d'autres produits odoriférants – bois ou gommés-résines – étaient brûlés comme encens afin de dégager une bonne odeur. L'étude conjointe des sources écrites et archéologiques révèle la diversité de ces produits. Malheureusement, ces substances sont très rarement présentes en contexte archéologique. À défaut, les brûle-parfums témoignent de l'usage de l'encens dans les divers contextes où ils sont retrouvés. L'analyse de ces données permet finalement de comprendre où ces encens étaient brûlés car, si les contextes sociaux les plus aisés sont bien documentés grâce aux sources textuelles, les plus modestes ne sont généralement révélés que par l'étude archéologique.



Figure 1. Arbre *Boswellia sacra* Flück, réserve naturelle de Wādī Dawkah, province du Dhofar, Sultanat d'Oman  
(© S. Le Maguer).



Figure 2. Résine d'encens issue du *Boswellia sacra* Flück provenant du Dhofar, Sultanat d'Oman  
(© S. Le Maguer).

- 
1. Je remercie très chaleureusement le Dr Claire Hardy-Guilbert qui m'a permis d'étudier les brûle-parfums d'al-Šihr. Je dois aussi au Dr St John Simpson et au Dr Seth Priestman une vive reconnaissance pour m'avoir autorisée à dessiner et exploiter les brûle-parfums en chlorite de Sīrāf conservés au British Museum. Merci à *Museum With No Frontiers* pour la mise à disposition gracieuse de la photographie du brûle-parfum d'Amman. Je remercie chaleureusement M. Jean-Baptiste Humbert pour avoir généreusement autorisé la reproduction de l'illustration du brûle-parfums provenant d'al-Fudayn. Que l'université Paris I Panthéon-Sorbonne, le CEFAS (Sanaa-Djeddah) et le comité du programme *Exsudarch* (CEPAM, Nice) reçoivent l'expression de ma gratitude pour les aides financières dont j'ai pu bénéficier pour réaliser mes études de terrain. Enfin, mes plus vifs remerciements vont au Dr Julie Bonnéric pour sa cordiale invitation à la participation à la table ronde et pour la publication de ce volume. Que les relecteurs anonymes reçoivent aussi l'expression de ma gratitude pour leurs commentaires avisés.

## L'encens dans les sources textuelles : une variété de produits odorants et d'usages

Le mot encens désigne tout aromate pouvant être brûlé afin de parfumer un lieu de culte ou un habitat domestique, ainsi que des vêtements ou des parties du corps humain. Ce mot recouvre des produits nombreux et variés : résines d'origine végétale (encens oliban, myrrhe, ciste, ladanum, etc.), bois odorants (agalloche, santal, etc.) et substances d'origine animale (ambre gris, musc, blattes de Byzance, etc.). Différents types de sources écrites nous renseignent sur les gommés-résines et les bois utilisés préférentiellement comme encens dans le monde arabo-musulman entre les VII<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles : la poésie, les œuvres lexicographiques ainsi que les traités de médecine et de pharmacie.

Les aromates sont très prisés par les poètes dans le cadre de la poésie amoureuse, voire érotique. Les fragrances contenant des phéromones, comme le musc, sont réputées pour leurs vertus aphrodisiaques<sup>2</sup>. Les recherches scientifiques ont d'ailleurs confirmé ce que les poètes et amants avaient pressenti depuis bien longtemps. De plus, ces fragrances sont associées aux femmes dont le poète rend une image idéalisée en les décrivant comme issues des classes supérieures de la société. Durant la période préislamique et jusqu'à la période omeyyade, la poésie évoque très peu l'encens oliban (*lubān*) et fait plus souvent référence à différents aromates provenant de contrées plus lointaines tels que le musc (*misk*)<sup>3</sup>, l'ambre gris (*'anbar*)<sup>4</sup> et le bois d'agalloche (*'ūd*)<sup>5</sup>.

Les œuvres lexicographiques renseignent essentiellement sur l'orthographe et le sens des noms de plantes, tout en précisant leur origine géographique et en fournissant quelques informations à leur sujet. Les deux ouvrages intitulés *Kitāb al-nabāt wa-l-šaṣar* (*Livre des plantes et des arbres*) constituent les principales références en matière de botanique. Le premier a été rédigé par al-Aṣma'ī (c. 123-213/741-828) au VIII<sup>e</sup> ou au IX<sup>e</sup> siècle, le second par Abū Ḥanīfa al-Dīnawarī (m. 282/895) au IX<sup>e</sup> siècle.

Les traités de médecine livrent également de nombreux renseignements sur les aromates, dont l'encens oliban, comme leurs lieux de récolte ou de production, leur aspect, leurs vertus médicinales et les noms donnés à ces aromates suivant leur origine géographique ou leur qualité. Dans son introduction à la traduction d'Ibn Maymūn, Max Meyerhof rapporte que cent-dix auteurs environ de langue arabe ont composé au moins un traité sur les drogues connues dans le monde musulman entre le VIII<sup>e</sup> et le XIII<sup>e</sup> siècle, en s'intéressant non seulement à leur vertu thérapeutiques mais également

2. KING 2008, p. 175. Les humains produisent également des phéromones et ces derniers jouent un rôle dans la sexualité et facilitent la reproduction.

3. Le musc provient des régions d'Asie centrale. Il s'agit d'un caillot produit par les chevrotains mâles, aussi appelés « porte musc » (*Moschus moschiferus* L.). Ce produit arrivait dans le monde musulman médiéval via l'Inde (voie maritime) et la Sogdiane (voie terrestre).

4. L'ambre gris est une concrétion morbide du cachalot. Il se trouve sur la côte sud du Yémen, en particulier à al-Šiḥr, ainsi que sur les côtes indiennes. La rareté et le mystère qui ont longtemps perduré quant à l'origine de cette substance expliquent sa valeur économique et littéraire (dans ce volume : BUQUET 2015).

5. Le bois d'agalloche est en fait le bois malade d'un arbre appelé *Aquillaria crassna* Pierre ex. Lecomte, qui croît en Inde et en Asie du Sud-Est. Le plus prisé provenait du Cambodge.

à leur identification<sup>6</sup>. Parmi cette production, seul un quart nous est parvenu sous forme de manuscrits et une autre partie à travers les citations figurant dans les œuvres postérieures. Parmi ces auteurs, le médecin et traducteur chrétien nestorien Yūḥannā Ibn Māsawayh (c. 160-242/777-857) a notamment rédigé le *Kitāb ḡawāhir al-ṭīb al-mufrada* (*Traité sur les substances simples aromatiques*) dans lequel il oppose les principales substances aromatiques (*al-ʿuṣūl*) aux autres aromates (*al-afāwīh*)<sup>7</sup>. Ibn Māsawayh débute son traité par la présentation des substances aromatiques principales, qu'il énumère :

Les substances aromatiques principales (*al-ʿuṣūl*) sont au nombre de cinq : le musc (*misk*), l'ambre gris (*ʿanbar*), le bois d'agalloche (*ʿūd*), le camphre (*kāfūr*) et le safran (*zaʿfarān*)<sup>8</sup>.

Il convient de noter que l'encens oliban ne figure pas parmi les simples principaux (*al-ʿuṣūl*) et n'est pas le plus souvent cité. En effet, apparaissent plus fréquemment des aromates provenant de régions localisées hors de la péninsule Arabique et même, plus largement, du monde arabe. Les plus réputés, comme le musc ou l'agalloche, provenaient généralement d'Asie du Sud-est.

L'œuvre d'Ibn al-Bayṭār, botaniste et pharmacologue né à Malaga à la fin du XII<sup>e</sup> siècle, apparaît comme la plus complète pour les connaissances en botanique dans le monde arabo-musulman à cette période. Son *Ḡāmiʿ li-mufradāt al-adwiya wa-l-aḡḏiya* a été traduit en français par Lucien Leclerc entre 1877 et 1883 sous le titre *Traité des simples*<sup>9</sup>. Il compile, sur trois volumes, 2324 notices décrivant les remèdes simples en précisant leur nature, leur origine géographique, si celle-ci est connue, et leurs vertus thérapeutiques<sup>10</sup>. Ibn al-Bayṭār s'appuie à la fois sur ses propres observations de terrain et sur de nombreuses sources lexicographiques, naturalistes et médicales. Il cite au total cent-cinquante auteurs différents<sup>11</sup>. Parmi eux, les auteurs antiques représentent la moitié de ces citations. Les écrits de Dioscoride (I<sup>er</sup> siècle) et de Galien (129-199) comptent parmi les principaux apports dans cette œuvre. Ibn al-Bayṭār consacre une notice au *kundur* ou *lubān*, c'est-à-dire l'encens issu de différentes espèces de *Boswellia* réparties dans le Sud de l'Arabie, la Corne de l'Afrique et l'Inde, la plus emblématique étant *Boswellia sacra* qui croît en Oman, au Yémen et en Somalie. Il rapporte ainsi les propos d'Abū Ḥanīfa, qui lui-même s'appuie sur la description d'al-Aṣmaʿī :

J'ai entendu raconter par des Arabes d'Omān que l'encens ne se trouvait qu'à Chihr d'Omān. C'est un petit arbre épineux dont la taille ne s'élève pas au-dessus de deux coudées. Il ne croît

6. Ibn Maymūn, *Šarḥ asmāʾ al-ʿuqqār*, p. VIII.

7. Ibn Māsawayh, *Kitāb ḡawāhir al-ṭīb al-mufrada*, p. 6. Ibn Māsawayh était le directeur de l'hôpital de Bagdad fondé par Hārūn al-Rašīd.

8. Ibn Māsawayh, *Kitāb ḡawāhir al-ṭīb al-mufrada*, p. 9.

9. La traduction exacte du titre est : « Recueil des produits médicinaux et des produits alimentaires simples ».

10. Cependant, L. Leclerc explique dans son introduction à la traduction d'Ibn al-Bayṭār qu'après avoir effectué les défalcations et établi les synonymies, il ne restait que 200 plantes effectivement décrites par Ibn al-Bayṭār (*Ḡāmiʿ li-mufradāt al-adwiya wa-l-aḡḏiya*, t. I, p. XI).

11. C'est ce qu'indique L. Leclerc dans son introduction à la traduction d'Ibn al-Bayṭār (*Ḡāmiʿ li-mufradāt al-adwiya wa-l-aḡḏiya*, t. I, p. X).

que dans la montagne et jamais dans la plaine. Il a des feuilles pareilles à celle du myrte, ainsi que le fruit qui a une saveur amère. Sa gomme, que l'on emploie comme masticatoire, s'appelle aussi kondor. Elle apparaît en certains endroits que l'on creuse à coups de hache et qu'on laisse jusqu'à ce qu'on la récolte.<sup>12</sup>

Les encens étaient employés en médecine, en parfumerie, en société, dans le cadre de la cérémonie d'accueil, au cours de préparations culinaires et, enfin, dans le cadre de pratiques magiques.

L'usage le plus courant et le mieux attesté des aromates se fait lors de l'accueil des invités par leurs hôtes. Il s'agit de faire passer un brûle-parfum dans l'assistance afin que chacun respire et se parfume des fumigations. L'usage de l'encens et des aromates représentait un moyen de montrer sa richesse ainsi que son art de vivre et ses bonnes manières. Al-Mas'ūdī (m. c. 345-346/956-957), dans son ouvrage intitulé *Kitāb murūğ al-dāhab* (*Les Prairies d'or*), décrit comment le calife al-Ma'mūn (170-218/786-833) recevait chaque mardi les juristes pour le déjeuner<sup>13</sup>. Une fois le repas terminé, des brûle-parfums (*mağāmir*) passaient parmi les hôtes pour qu'ils en respirent les arômes et se parfument avant d'être introduits en présence du calife. Le même calife consomma beaucoup d'aromates lors de son mariage avec Būrān b. al-Ḥasan b. Sahl (192-271/807-884) en 210/825, en particulier de l'ambre gris et du bois d'agalloche de qualité supérieure venant d'Inde<sup>14</sup>. Les *mağālis* princiers voyaient passer de nombreux aristocrates, hommes de lettres, poètes et chanteurs. L'étiquette voulait qu'avant chaque session tous les convives se parfument les cheveux et les vêtements avec de l'encens (*baḥūr*)<sup>15</sup>. Une étude iconographique minutieuse, non réalisée à ce jour, permettrait probablement d'illustrer ce type d'usage. En cuisine, les encens pouvaient servir à parfumer les contenants et on utilisait généralement pour cela du musc, de l'ambre gris, de l'agalloche et différentes épices<sup>16</sup>. Enfin, l'encens est employé dans des rituels magiques nécessitant de la fumée<sup>17</sup>, dans les mosquées lors de cérémonies, notamment les mariages, et pour éloigner les mauvais génies.

## Les résines en contexte archéologique : des indices de leur circulation

Les études physico-chimiques de résidus informes sont largement développées aujourd'hui et les résultats obtenus apportent de meilleures connaissances sur les modes d'acquisition et les réseaux de circulation de ces substances. La présence d'un résidu dont l'origine géographique est plus ou moins éloignée témoigne de la circulation de la substance, au moins ponctuellement.

12. Ibn al-Bayṭār, *Ğāmi' li-mufradāt al-adwiya wa-l-ağḍiya*, t. III, p. 200.

13. Al-Mas'ūdī, *Kitāb murūğ al-dāhab*, t. IV, §2726.

14. MARÍN 1981, p. 195-198.

15. MARÍN 1998, p. 159.

16. MARÍN 1998, p. 161.

17. Dans ce volume : COULON 2015.



Les quatre sites présentés ci-dessous appartiennent à des périodes allant des <sup>v</sup><sup>e</sup>-<sup>vi</sup><sup>e</sup> siècles au <sup>xi</sup><sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire de la veille de l'Islam au milieu de la période abbasside. Ils ont en commun d'avoir livré de l'encens oliban et se trouvent aussi bien dans la région de production de l'encens qu'en dehors (**fig. 3**).

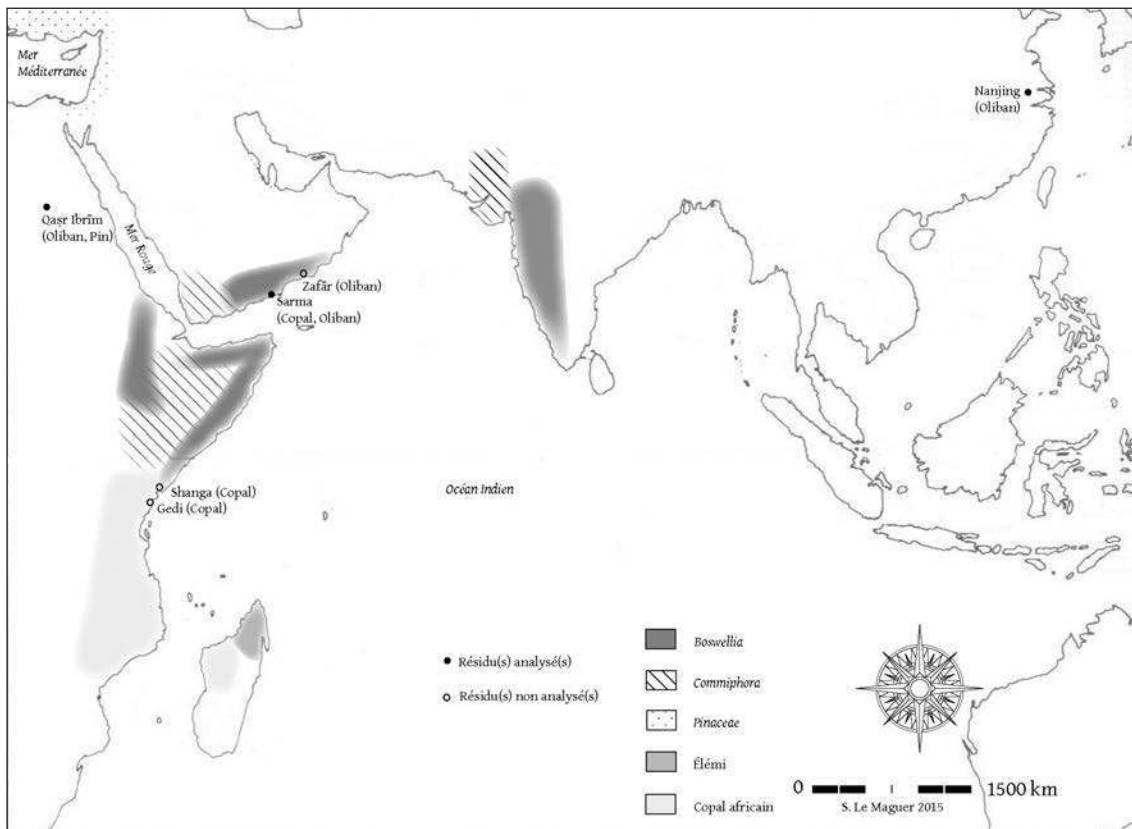


Figure 3. Carte de distribution des principales résines et des sites archéologiques ayant livré des résines, que celles-ci aient fait l'objet d'analyses physico-chimiques ou non, pour une période comprise entre le <sup>iv</sup><sup>e</sup> et le <sup>xi</sup><sup>e</sup> siècle (© S. Le Maguer).

En Nubie, le site de Qasr Ibrīm est principalement occupé entre le <sup>v</sup><sup>e</sup> et le <sup>x</sup><sup>e</sup> siècle et connaît une moindre activité du <sup>xi</sup><sup>e</sup> au <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle (**fig. 3**)<sup>18</sup>. De la résine a été retrouvée dans la cave d'une maison dont l'occupation est datée entre 400 et 500. Cette résine a fait l'objet d'analyses par chromatographie gazeuse et spectrométrie de masse. Le profil chromatographique obtenu a été comparé avec celui réalisé sur un échantillon de résine d'oliban. Ces analyses ont montré la présence, dans l'échantillon archéologique, des acides

18. EVERSHED *et al.* 1997, p. 667. La résine a pu être retrouvée grâce au tamisage des sédiments archéologiques fouillés.



boswelliques triterpènes  $\alpha$  et  $\beta$  et de leurs acétates correspondants<sup>19</sup>. Autrement dit, la résine retrouvée à Qaṣr Ibrīm est bien de l'encens oliban. Celle-ci était associée à de la résine de conifère (*Pinaceae*), comme l'indique la présence d'acides diterpéniques<sup>20</sup>. Ces données attestent de la circulation de l'encens depuis la Corne de l'Afrique ou le sud de l'Arabie vers les régions plus septentrionales à la fin de l'Antiquité. La présence de résine de pin témoigne également du commerce avec le monde méditerranéen, cette fois du nord vers le sud (**fig. 3**).

Le cas de Šarma est révélateur de l'intérêt pour l'archéologue à réaliser des analyses sur les résines qu'il découvre en contexte archéologique. Šarma est un entrepôt en fonction entre 980 et 1140 environ, localisé sur la côte océanique du Yémen, dans la province du Ḥaḍramawt, à environ 50 km à l'est d'al-Šiḥr (**fig. 3**)<sup>21</sup>. Les arbres à encens (*Boswellia sacra*) croissent dans cette région qui était réputée, dans les sources arabes médiévales, pour produire et exporter de l'encens<sup>22</sup>. Lors des fouilles, des morceaux de résine ont été mis au jour et ont fait l'objet d'analyses par spectrométrie infrarouge et spectrométrie de masse<sup>23</sup>. Contrairement à ce qui était attendu compte tenu de la situation géographique et historique du site, ces analyses ont révélé la présence de résines diterpéniques polymérisées de type copal dans 84 % des cas. Seuls quelques échantillons se sont avérés être des résines triterpéniques pouvant correspondre à de l'encens. La confrontation entre la composition d'un échantillon archéologique de Šarma et celle d'un copal de référence provenant de Madagascar montre une bonne corrélation, permettant d'assurer l'origine géographique de cet échantillon archéologique, identifié comme un copal produit par les arbres du genre des *Hymenaea* croissant en Afrique de l'Est et à Madagascar (**fig. 3**)<sup>24</sup>. Ces résultats semblent mettre à mal l'hypothèse d'une exploitation importante de l'encens sur place, à Šarma, bien qu'il soit possible que ce type de résine se soit moins bien conservé. En revanche, ils mettent en évidence l'importance des liens commerciaux entre Šarma et l'Afrique orientale, déjà confirmés par la quantité importante de céramique africaine retrouvée sur le site<sup>25</sup>. Il semblerait que l'exportation de l'encens était l'apanage du port d'al-Šiḥr situé non loin de Šarma, dans la mesure où ce commerce représentait une source de revenu importante pour la ville. En effet, treize sources relatent l'implication du port d'al-Šiḥr dans le commerce de l'encens<sup>26</sup>.

---

19. VAN BERGEN *et al.* 1997, p. 8411. Les marqueurs chimiques de l'oliban permettant d'identifier comme telle une résine retrouvée en contexte archéologique sont les acides boswelliques  $\alpha$  et  $\beta$  et leurs acétates-O, en tant que composants chimiques principaux de la fraction soluble dans le méthanol de la résine naturelle (MATHE *et al.* 2004, p. 278.).

20. VAN BERGEN *et al.* 1997, p. 8412.

21. ROUGEULLE 2004, p. 203.

22. HARDY-GUILBERT 2005, p. 74, HARDY-GUILBERT et LE MAGUER 2010, p. 47.

23. REGERT *et al.* 2008, p. 693.

24. REGERT *et al.* 2008, p. 693.

25. ROUGEULLE 2004, p. 224-225.

26. HARDY-GUILBERT et LE MAGUER 2010, p. 47-52.

En Chine, de l'encens oliban a été retrouvé dans le palais souterrain du temple Chang Gan à Nanjing (ou Nankin), ville localisée à environ 270 km au nord-ouest de Shanghai (fig. 3)<sup>27</sup>. Ce temple date de la dynastie des Song du Nord, période qui s'étend de 960 à 1127<sup>28</sup>. Les fouilles ont par ailleurs livré du matériel lié au rituel bouddhique comme des cercueils d'or et d'argent, des reliques bouddhiques, des soieries, des verreries et des épices<sup>29</sup>. Une étude préliminaire a montré que deux types d'encens étaient présents sur ce site. La première catégorie regroupe les bois et écorces parmi lesquels figure le bois d'agalloche. La seconde catégorie comprend les résines et les gommes comme l'oliban. Cinq échantillons ont été prélevés pour identification et des analyses par spectrométrie infrarouge Raman ont été réalisées sur ces résines archéologiques<sup>30</sup>. Grâce au matériel découvert, les archéologues ont pu les dater de 1011, c'est-à-dire durant l'ère Dazhong Xianfun (1008-1016) enregistrée dans la dynastie des Song du Nord<sup>31</sup>. Ces échantillons proviennent de différents contenants : une boîte en argent, un cercueil en argent, une bouteille en argent plaqué, un bol en verre et un dernier a été prélevé sur un tissu en soie<sup>32</sup>. Ils ont ensuite été comparés à un échantillon de référence, ici de l'oliban originaire d'Éthiopie. Les diagrammes obtenus par spectrométrie concordent, prouvant ainsi que l'encens utilisé dans ce palais souterrain était bien de l'encens oliban<sup>33</sup>. Cette découverte témoigne de l'importance de l'oliban dans les cultes et les rites funéraires bouddhiques en Chine au début du XI<sup>e</sup> siècle. De l'encens était déposé dans les cercueils afin d'accompagner les défunts, comme l'atteste l'échantillon retrouvé dans le cercueil. Associé à des objets luxueux en verre et en argent, ce produit devait être très coûteux. Sa présence sur ce site et dans un contexte à la fois religieux et de prestige atteste de la vivacité du commerce de l'encens entre les régions d'Arabie du Sud ou d'Afrique orientale et la Chine. Il est néanmoins regrettable que l'identification de l'espèce à l'origine de ces résines trouvées en contexte archéologique ne soit pas plus précise, et nous ne sommes pas en mesure de savoir s'il s'agit de résine issue de *Boswellia sacra* ou de *Boswellia papyrifera*, les deux espèces étant bien attestées en Éthiopie.

Si l'identification d'une résine par des méthodes physico-chimiques permet ensuite de rattacher celle-ci à une espèce végétale de façon précise, elle ne permet pas de localiser de façon certaine l'origine géographique de la résine retrouvée en contexte archéologique, dans la mesure où une même espèce croît en diverses régions. Cet ensemble d'analyses

---

27. Le temple Chang Gan a été mis au jour lors des fouilles entreprises par l'équipe du Musée Municipal de Nanjing entre 2007 et 2010. Il se trouve sous le temple Da Bao En, édifié par la famille royale sous la dynastie Ming (1368-1644). Il représentait le plus grand temple de l'ancienne ville de Nanjing (YU *et al.* 2012, p. 2007).

28. ZHOU *et al.* 2012, p. 1505, YU *et al.* 2012, p. 2007.

29. YU *et al.* 2012, p. 2007.

30. ZHOU *et al.* 2012, p. 1505. La méthode d'analyse couplait ainsi différents types de spectrométries vibrationnelles comme la spectrométrie par FT-Raman, toutes étant non destructives.

31. ZHOU *et al.* 2012, p. 1505.

32. ZHOU *et al.* 2012, p. 1505.

33. ZHOU *et al.* 2012, p. 1506.

permet seulement de reconstituer, par hypothèse, les différents réseaux possibles de circulation des résines. Il convient de rappeler les limites de tels résultats et de modérer les conclusions que l'on peut en tirer. En effet, l'absence de reste d'encens oliban en contexte archéologique ne signifie pas que la résine n'a jamais circulé ou qu'elle n'était pas employée à cet endroit. De plus, la conservation de l'encens est problématique pour deux raisons. D'une part, s'agissant d'un produit coûteux, celui-ci n'était pas gaspillé ni laissé à l'abandon, à l'instar des monnaies. D'autre part, les conditions taphonomiques peuvent dégrader cette substance au point de la faire disparaître. La plupart des résidus identifiés comme de l'encens ont ainsi été retrouvés parce qu'ils étaient brûlés ou déposés sur des tissus. Enfin, lorsque de la résine est retrouvée en contexte archéologique, elle ne fait pas nécessairement l'objet d'investigations physico-chimiques. C'est le cas du site médiéval d'al-Balīd où se trouvent les vestiges de l'ancien port de Zafār qui a donné son nom à la plaine littorale du Dhofar dans le sud du l'actuel sultanat d'Oman (**fig. 3**). La découverte du site remonte aux années 1950 et aux recherches archéologiques menées dans le Dhofar par l'équipe de l'*American Foundation for the Study of Man*. Les archéologues mirent au jour, massées sur le sol d'un entrepôt, 108 livres (soit environ 49 kg) de résine portant encore les traces des paniers dans lesquels elles se trouvaient <sup>34</sup>. S'il est très probable qu'il s'agisse d'encens récolté dans le Dhofar, aucune analyse n'est venue le confirmer.

Pour pallier l'absence de résine en contexte archéologique ou les problèmes d'identification qui peuvent se poser, les brûle-parfums apparaissent comme des témoins de l'usage et de la circulation de l'encens.

### Les brûle-parfums : usages et contextes

L'emploi des encens est généralement lié, dans le monde médiéval musulman, à un objet bien spécifique : le brûle-parfum. Le terme « brûle-parfum » désigne tout support ayant servi à brûler des résines ou des bois aromatiques dans un contexte profane. L'étude typologique des brûle-parfums a permis de mettre en place un marqueur chronologique en contexte archéologique et de préciser les datations des objets hors-contextes présentés dans les musées. Elle met également en lumière les réseaux de diffusion de ces objets et, par là-même, de l'encens <sup>35</sup>.

Les brûle-parfums peuvent être désignés, en arabe, par quatre mots différents : *mabḥara*, *maḡmara*, *madḥan* ou *maqṭara*. Le premier, *mabḥara*, vient de la racine *b-ḥ-r*, servant à désigner ce qui est brûlé. Le verbe *baḥḥara* peut ainsi se traduire par « parfumer d'encens <sup>36</sup> ». *Mabḥara* désigne ainsi un support servant à brûler toute substance aromatique, quel que soit le matériau dans lequel il a été réalisé. De nos jours, dans le Sultanat d'Oman, ce

34. ALBRIGHT 1955, p. 39. Malheureusement, nous ne savons pas ce que sont devenus ces sacs d'encens.

35. LE MAGUER 2011, p. 181-182.

36. Voir dans ce volume : PAOLI 2015, p. 83. Il faut entendre ici le terme « encens » au sens général de produit aromatique brûlé, en arabe *baḥūr*.

terme désigne un ensemble constitué d'un brûle-parfum et d'une construction pyramidale en bois sur laquelle des vêtements ou tissus sont posés pour être parfumés <sup>37</sup>. Le second terme, *mağmara*, vient de la racine ġ-m-r dont la forme verbale *ağmara* signifie « parfumer un vêtement avec de l'encens <sup>38</sup> ». La *mağmara* semble donc utilisée dans un but bien précis. Suivant le matériau dans lequel elle est réalisée, elle se verra attribuer une épithète qui la spécifie. On peut ainsi trouver des brûle-parfums en argent, en arabe *mağmara faḍḍa*. Le troisième mot, *madḥan*, vient de la racine d-ḥ-n exprimant l'idée de ce qui crée une fumée, et le verbe *dahḥana* signifie « parfumer un appartement avec de l'encens <sup>39</sup> ». Enfin, nous trouvons le terme *maqṭara* dont la forme verbale « *qaṭara* » signifie « parfumer avec du bois d'aloès ». Il serait donc lié à un type très précis de brûle-parfum dont l'usage serait destiné à brûler des bois odorants plutôt que des résines aromatiques. Cependant, ces vers du poète omeyyade Kuṭayyir montrent que le bois d'agalloche pouvait également être brûlé dans une *mağmara* :

Elles placèrent le bois d'agalloche ('ūdā) dans les brûle-parfums (*mağāmirin*) et le laissèrent pénétrer à travers leurs chemises et leurs robes. <sup>40</sup>

*wa wada'-na fawqa mağāmirin adḥalnahā*  
*taḥta-l-mağāsidi wa-l-maṭārifi 'ūdā*

Ces différents noms désignent ainsi un même objet, le brûle-parfum, soit suivant l'usage auquel il est destiné, comme parfumer des vêtements ou une pièce, soit suivant la matière brûlée. Malheureusement, il est difficile de savoir si cette terminologie est cloisonnée dans les faits. Ainsi, nous n'affirmons pas qu'un brûle-parfum, même s'il est appelé *maqṭara*, ne pourra pas servir à brûler des résines. D'autre part, les objets sont le plus fréquemment vendus, de nos jours, sous le terme unique de *mağmara*. Il semble que ce mot, également bien attesté dans les sources médiévales arabes, soit le plus générique. En outre, ces sources ne nous offrent pas de description précise de brûle-parfums, et ce, quel que soit le mot arabe employé. Enfin, les objets trouvés en contexte archéologique connus à ce jour ne portent aucune mention permettant de préciser leur usage, comme par exemple une inscription portant un nom d'aromate. C'est pourquoi nous n'attacherons aucun terme particulier aux différents brûle-parfums qui seront évoqués dans cette étude.

Les brûle-parfums sont un indicateur du contexte social suivant le matériau dans lequel ils sont réalisés : alliage de métaux, chlorite ou céramique. Les brûle-parfums en alliage, généralement le bronze ou le cuivre, étaient coûteux et témoignent de la richesse de leurs propriétaires. La chlorite est, d'après certains auteurs médiévaux, réputée pour ses qualités culinaires. De fait, ce matériau était recherché et généralement associé à des

37. Source : notice « *mabḥara* », Bayt al-Zubayr, Mascate (Oman).

38. Dans ce volume : PAOLI 2015, p. 84.

39. Dans ce volume : PAOLI 2015, p. 85. De nos jours, ce mot désigne les brûle-parfums en métal vendus sur les marchés dans les pays du golfe Persique.

40. Al-Sarī al-Raffā', *al-Muḥibb wa-l-maḥbūb wa-l-mašmūm wa-l-mašrūb*, vol. 3 ; *Kitāb al-mašmūm*, 1986-1987, p. 165, cité par KING 2008, p. 177 (traduction de l'anglais par nos soins).

contextes aisés. Enfin, les brûle-parfums en céramique sont les plus courants et les plus faciles à acquérir.

Les brûle-parfums de la période islamique en bronze relèvent de techniques et de formes nées dans la Méditerranée ancienne, en particulier le monde romain puis byzantin. Ce type d'objet circulait dès l'époque préislamique. Dans une tombe située à Wādī Ḍurā, au nord-est d'Aden, au Yémen (**fig. 6**), un brûle-parfum cylindrique tripode en bronze de 6,5 cm de hauteur et de 18,5 cm de long a été retrouvé lors de la fouille française menée en urgence en 1984 <sup>41</sup>. Il est doté d'un couvercle en forme de coupole ajourée et d'un manche horizontal tubulaire orné d'une tête de bélier à l'extrémité <sup>42</sup>. L'objet fait partie d'un riche mobilier funéraire accompagnant la dépouille d'un guerrier pouvant être datée entre le I<sup>er</sup> et le III<sup>e</sup> siècles de notre ère. L'exécution de cet objet relève de la tradition proche-orientale <sup>43</sup>. Des manches similaires sont attestés sur des palettes à encens en Égypte et en Palestine. Cependant, il s'agit d'un objet de production locale, et non pas importé, comme la plupart des objets en bronze retrouvés sur ce site pour la même période. Le long manche horizontal et le couvercle perforé seront à nouveau des éléments fondamentaux dans la réalisation des brûle-parfums communs à l'Orient byzantin et au monde islamique <sup>44</sup>. Pour cette dernière période, les brûle-parfums en bronze sont courants à l'époque omeyyade et au début de la période abbasside, dans des contextes plus ou moins prestigieux.

Rares sont les brûle-parfums en bronze retrouvés en contexte archéologique pour la période islamique et seuls deux exemplaires seront présentés ici. Le premier provient du site d'al-Fudayn (Maфраq, en Jordanie, **fig. 6**) et date de la première moitié du VIII<sup>e</sup> siècle <sup>45</sup> (**fig. 4b**). Les fouilles françaises entreprises dans les années 1980 ont mis au jour un château omeyyade de 40 m de côté. Le site semble abandonné vers 750 suite au tremblement de terre de 749, événement qui explique aussi l'écroulement du bâtiment et assurerait un *terminus ante quem* en ce qui concerne la datation du mobilier. Le brûle-parfum, exhumé dans un des magasins du palais, se compose d'un réceptacle circulaire en alliage cuivreux sur trois pieds et comportait un manche dont il ne reste qu'un court tube. La partie supérieure, sans doute un couvercle en forme de dôme, est manquante, comme le montrent les trois attaches visibles. Le décor, composé de rinceaux de vigne habités, rappelle les productions artistiques omeyyades contemporaines, comme le décor sculpté des façades du palais de Mshatta en Jordanie datant de la première moitié du VIII<sup>e</sup> siècle. Le second objet provient des fouilles de la citadelle d'Amman en Jordanie datant des années 1950 <sup>46</sup>. Durant la période omeyyade, la ville devient la capitale du gouverneur et une grande mosquée de

41. BRETON et BĀFAQĪH 1993, p. 5.

42. BRETON et BĀFAQĪH 1993, p. 49, pl. 8, fig. 16 et pl. 15, fig. 41 ; AUDOUIN 1997, p. 212-214.

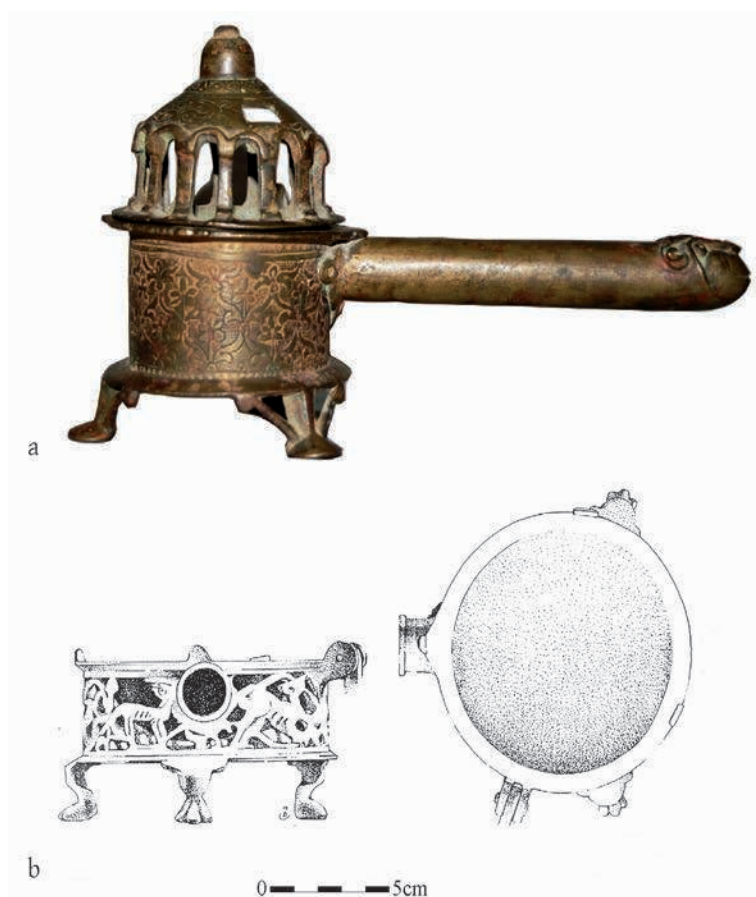
43. BRETON et BĀFAQĪH 1993, p. 50.

44. INVERNIZZI 1997, p. 131.

45. HUMBERT 1986, p. 20. Le site est parfois écrit « al-Fedein ». L'objet est aujourd'hui conservé au Musée archéologique d'Amman sous le numéro J.15720.

46. L'objet a été retrouvé lors des fouilles menées par Gerald L. Harding (HARDING 1951). L'objet est aujourd'hui conservé au Musée archéologique d'Amman sous le numéro J.1660.

2184 m<sup>2</sup> est édiflée. Des fortifications sont érigées, ainsi que le palais du gouverneur, de dimensions importantes. La citadelle est détruite par le tremblement de terre de 749, assurant la bonne conservation du matériel archéologique, dont le brûle-parfum en bronze, au sein des maisons à cour centrale. Les différentes parties (corps, couvercle et manche) du brûle-parfum d'Amman ont été forgées séparément. Le réceptacle se présente sous la forme d'un cylindre terminé par un disque formant un collet, sous lequel les trois pieds sont attachés (**fig. 4a**). Le couvercle est en forme de dôme, ajouré par une série d'arches. La partie supérieure du couvercle est percée par trois rectangles et surmontée d'un cabochon. Le manche est un tube en bronze terminé par un protomé de lion, attaché au réceptacle par trois rivets. Le réceptacle et le couvercle sont gravés de motifs floraux stylisés sur un fond de points. Le fond du réceptacle contenait les restes d'une substance blanche témoignant de son usage comme brûle-parfum.



a. Brûle-parfum circulaire tripode avec couvercle (ht. 11,5 cm) et manche à décor gravé, Amman (Jordanie), VIII<sup>e</sup> siècle.

b. Brûle-parfum circulaire (diam. 11 cm) tripode avec manche à décor moulé et ajouré, al-Fudayn (Jordanie), VIII<sup>e</sup> siècle.

(a : © Museum With No Frontiers).  
(b : Humbert 1986, Fig. 15, © avec la courtoisie de J.-B. Humbert, EBAF).

Figure 4. Deux brûle-parfums en bronze.



Néanmoins, la majorité des brûle-parfums en alliage est connue par les collections de musée. Un type de brûle-parfum en bronze bien documenté a été produit dans l'Iran seldjoukide (1040-1196). Il s'agit de brûle-parfums zoomorphes qui représentent généralement des lions ou des oiseaux pouvant atteindre des tailles monumentales. Les commanditaires de ces objets sont le plus souvent des princes ou des gens de cour. L'exemplaire conservé au Metropolitan Museum of Art à New York était dédié à l'émir Sayf al-Dunyā al-Dīn Muḥammad al-Mawardī et il date de 577/1181-1182 d'après le texte gravé en écriture coufique autour du cou de l'animal <sup>47</sup>. Il mesure 85,1 cm de hauteur et a été réalisé en bronze moulé, ajouré et gravé (**fig. 5**). Des brûle-parfums de ce type, aux dimensions plus modestes, sont également visibles au Louvre.



Figure 5. Brûle-parfum en bronze (ht. 85,1 cm) conservé au Metropolitan Museum (New York), Iran Seldjoukide, 577/1181 ou 1182 (© S. Le Maguer).

47. Source : cartel présentant l'objet, Metropolitan Museum of Art.



La chlorite, ou stéatite, est une roche altérée par hydrothermie, riche en magnésium et en talc, composée secondairement de minéraux comme la chlorite, la serpentine, la calcite, la dolomite ou la magnésite. La chlorite est une pierre très peu dure (1 à 3 sur l'échelle de Moh) et donc facile à travailler <sup>48</sup>.

Les mines de chlorite en péninsule Arabique sont localisées à l'ouest, dans une bande montagneuse nord-sud comprise entre le Golfe d'Aqaba et le Najd, ainsi que dans les montagnes nord du Yémen <sup>49</sup> (**fig. 6**). Les centres de production d'objets en chlorite se situent dans ces mêmes régions. L'existence d'une production locale est prouvée par la présence d'éléments de taille et de manufacture, l'identification de mines contemporaines de l'implantation des zones d'habitat, et la comparaison entre les sources géologiques et les produits finis. Wadaḥ et Ġuraba, dans la région de Taif, ont fait l'objet d'une étude qui atteste leur fonction de centres de production pour la période abbasside (**fig. 6**) <sup>50</sup>. Ces mines étant localisées de façon bien précise, la chlorite est donc amenée à circuler. Le commerce de la chlorite au Proche-Orient est très ancien et remonte à l'Âge du Bronze <sup>51</sup>. Il connaît un renouveau au cours de la période abbasside, en lien avec le transfert du pouvoir de la Syrie vers l'Irak, et la création de la capitale califale à Bagdad. Ce changement politique a pour conséquence directe le développement de routes terrestres entre La Mecque et la Mésopotamie, la plus célèbre étant *Darb Zubayda*, construite sous le règne du calife Hārūn al-Rašīd (170-193/786-809). Cette route passe notamment près de centres de production de la chlorite, comme al-Rabadhah, situé à 11 km d'une mine d'extraction de la chlorite (**fig. 6**) <sup>52</sup>. C'est pourquoi nous retrouvons des brûle-parfums en chlorite produits en péninsule Arabique sur des sites tels que Fuṣṭāṭ en Égypte, Samarra en Irak, Suse et Sīrāf en Iran, dans des proportions très importantes.

---

48. OVERSTREET *et al.* 1988, p. 392 ; DAVID-CUNY et AZPEITA 2012, p. 18. La chlorite contient diverses proportions de minéraux comme la chlorite ou la stéatite. Il conviendrait ainsi de parler de « chlorite » ou de « stéatite » suivant que l'un ou l'autre de ces minéraux domine dans la composition. Pour le savoir, des analyses pétrochimiques sont nécessaires. En l'absence d'investigation, stéatite et chlorite peuvent être employés comme synonymes. Dans un souci d'harmonisation, j'ai choisi d'employer le terme chlorite communément employé dans la littérature sur le Moyen Orient pour nommer cette roche dans ma thèse et dans les différentes études que j'ai consacrées au sujet.

49. OVERSTREET *et al.* 1988, p. 392.

50. ZARINS *et al.* 1980, p. 27-28.

51. DAVID-CUNY et AZPEITA 2012, p. 18.

52. RASHID 1986, p. 77.

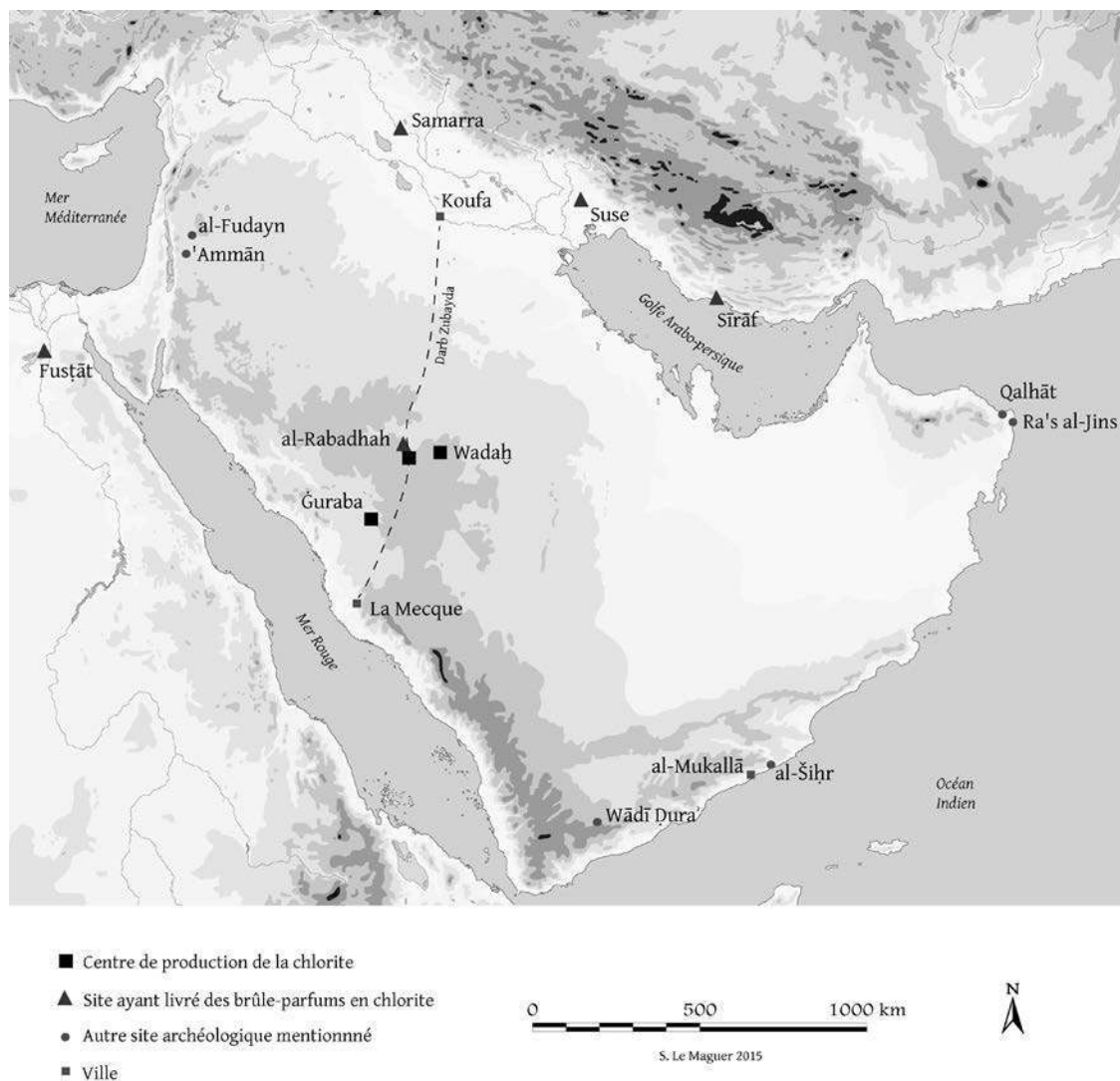


Figure 6. Carte figurant les sites ayant livré les brûle-parfums en métal, en chlorite et en céramique mentionnés dans cet article, ainsi que les mines de chlorite en péninsule Arabique en activité durant la période abbasside (© S. Le Maguer).

Le site de Sīrāf, situé près du village actuel de Tāhirī, s'étend sur la côte iranienne du golfe Arabo-Persique (**fig. 6**)<sup>53</sup>. Les fouilles archéologiques dirigées par David Whitehouse se sont déroulées entre 1966 et 1973. Les plus anciennes références à Sīrāf se trouvent dans les écrits d'al-Hamaḍānī qui vécut au début du IX<sup>e</sup> siècle, et qui notait déjà le commerce de la ville avec l'Inde<sup>54</sup>. Peu avant la milieu du X<sup>e</sup> siècle, al-Iṣṭaḥrī ajoute que les marchandises

53. WHITEHOUSE 1968, p. 1.

54. Al-Hamaḍānī, *Kitāb al-buldān*, p. 11 et 14.

transitant par Sīrāf étaient : l'agalloche, l'ambre gris, le camphre, des gemmes, le bambou, l'ivoire, l'ébène, le papier, le bois de santal et autres parfums, drogues et épices<sup>55</sup>. Cependant, la ville est en déclin dès la fin du x<sup>e</sup> siècle. En effet, Sīrāf subit d'importants dommages suite au tremblement de terre de 366/977, ralentissant considérablement son développement économique<sup>56</sup>.

Tous les objets en chlorite proviennent de la Période 2 d'occupation du site, soit entre 825 et 1055, correspondant à l'apogée de la ville de Sīrāf. Les fouilles ont ainsi livré un large éventail de types de brûle-parfums en chlorite (**fig. 7**). Ils sont comparables à ceux exhumés à Samarra en Irak, Suse en Iran, 'Aqaba en Jordanie et al-Mābiyāt en Arabie saoudite par exemple<sup>57</sup>.

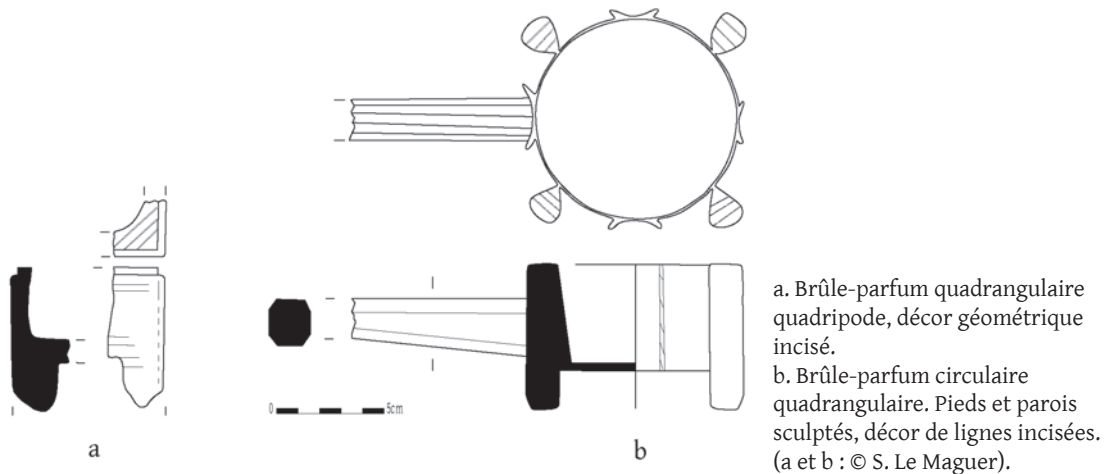


Figure 7. Deux brûle-parfums en chlorite retrouvés à Sīrāf et conservés au British Museum (IX<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> siècles).

Le matériel issu des fouilles de Sīrāf est en grande partie conservé au British Museum. Sur l'ensemble du matériel en chlorite issu des fouilles et conservé au British Museum, 66 % des objets proviennent du site F. Il s'agit d'un ensemble de maisons de riches marchands abandonnées à la fin du x<sup>e</sup> ou au début du xi<sup>e</sup> siècle. 83 % des brûle-parfums proviennent de ce même site. À l'inverse, le site B, correspondant à la grande mosquée, n'a livré que 10 % du matériel en chlorite, 4 % des brûle-parfums mais 18 % de la totalité des lampes. Ces données renforcent l'idée d'un usage domestique des brûle-parfums, et montrent bien que les objets en chlorite sont associés à des contextes sociaux aisés.

55. WHITEHOUSE 1968, p. 3.

56. WHITEHOUSE 1968, p. 3.

57. LE MAGUER 2011, p. 178.

Pour la période islamique, les brûle-parfums en céramique sont les plus courants. Ils présentent des formes et des décors variés témoignant de productions locales et d'influences diverses <sup>58</sup>. La forme quadrangulaire est la plus ancienne, et aussi la mieux attestée. Il existe également des productions présentant un réceptacle circulaire et toute une variété de supports. Certaines formes sont glaçurées ou sont des imitations en céramique des brûle-parfums en chlorite (**fig. 8**). L'une des raisons de ces copies peut être la possibilité d'obtenir à moindre coût un objet originellement onéreux. Cependant, aucune production massive n'est attestée et ces objets sont finalement rares.



0 ——— 5cm

*Figure 8. Brûle-parfum en céramique imitant les productions en chlorite, réceptacle de forme circulaire sur quatre pieds cannelés et surface à décor peint en vert et brun sous glaçure transparente, pâte fine chamois, provenant de Suse (Musée du Louvre, Paris, n° MAOS9) (© S. Le Maguer).*

La ville d'al-Šiḥr se situe sur la côte sud du Yémen, dans la province du Ḥaḍramawt, à 50 km de la ville d'al-Mukallā, presque à mi-chemin entre Aden et l'actuel Sultanat d'Oman (**fig. 6**). Six campagnes archéologiques ont été menées entre 1996 et 2007, sous la

58. LE MAGUER 2011, p. 175. Dans cette étude, dix types de brûle-parfums en céramique ont été décrits.

direction de Claire Hardy-Guilbert, sur le tell d'al-Qariya. Le site est occupé du VIII<sup>e</sup> siècle à nos jours. Douze sources relatant le rapport entre al-Šiḥr et l'encens ont été recensées <sup>59</sup>. Al-Mas'ūdī, par exemple, indique dans son *Kitāb murūğ al-dāḥab* que l'encens est l'une des seules ressources de la région d'al-Šiḥr :

[...] Toute la rive abyssine de la mer Rouge à l'Ouest du Yémen, de Djedda et du Hedjaz, est un pays misérable et improductif ; il ne fournit au commerce que l'écaille et les peaux de panthères dont nous avons déjà parlé. Il en est de même de la rive opposée, le pays d'al-Šiḥr et d'al-Aḥqāf, depuis le Ḥaḍramawt jusqu'à Aden ; toute cette côte est dénuée de ressources, et son seul produit d'exportation est aujourd'hui l'encens nommé *kundur*. <sup>60</sup>

Dans le *T'ang Shu*, histoire officielle de la dynastie T'ang (618-906), la ville d'al-Šiḥr est mentionnée sous le nom de *Sheguo* sur la route maritime qui part de Canton (ou Guangzhou) <sup>61</sup>. Au XII<sup>e</sup> siècle, elle apparaît sous le nom de *Shi-ho* dans une liste des ports arabes et perses <sup>62</sup>. Malgré les nombreuses sources littéraires qui concordent entre elles sur l'importance de l'encens dans la vie économique de la ville, aucun reste de résine n'a pu être découvert en contexte archéologique. Les fouilles ont en revanche livré cinquante-et-un brûle-parfums, de formes variées, dans tous les niveaux d'occupation du site, attestant ainsi d'un usage important et continu de l'encens à al-Šiḥr (**fig. 9**) <sup>63</sup>. Dans un tel contexte, nous tenons un marqueur de l'usage domestique et du commerce d'une denrée source de richesse pour la ville, mais aussi un marqueur chronologique d'après la typologie établie.

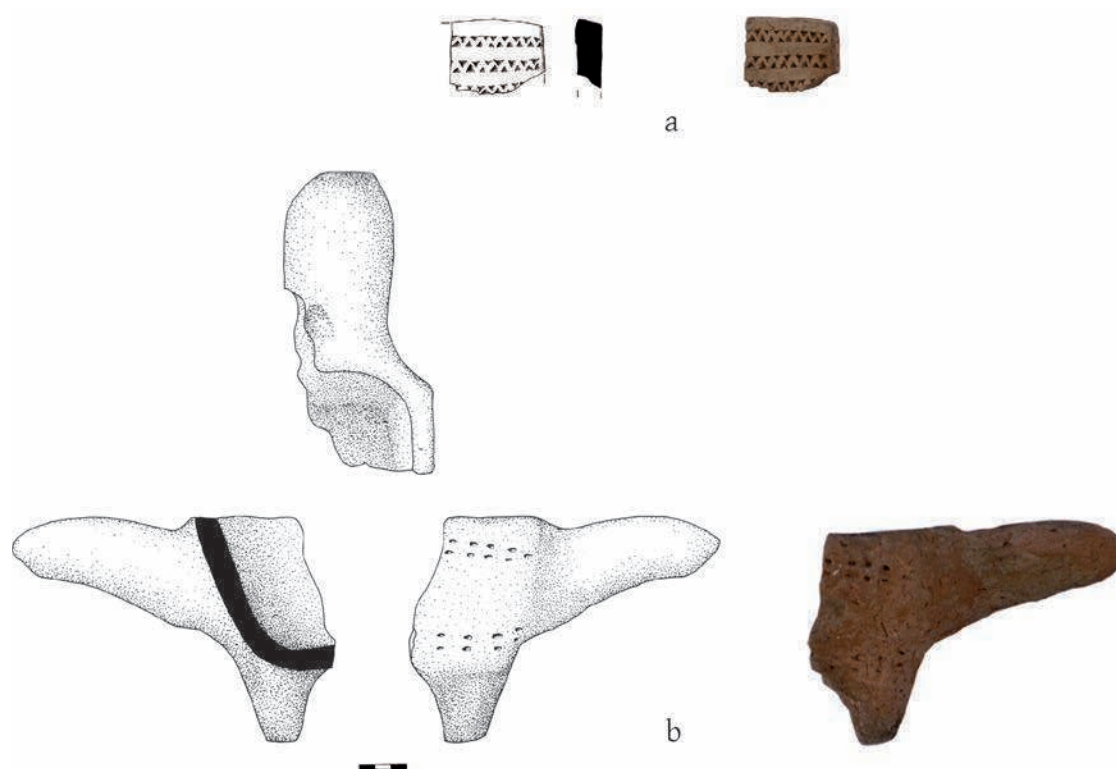
59. HARDY-GUILBERT et LE MAGUER 2010, p. 47-52.

60. Al-Mas'ūdī, *Kitāb murūğ al-dāḥab*, T. IV, §898.

61. HARDY-GUILBERT et DUCATEZ 2004, p. 105. Ces sources textuelles attestent des relations commerciales entre le sud de l'Arabie et la Chine vers la fin du VIII<sup>e</sup> ou au début du IX<sup>e</sup> siècle et semblent confirmer l'origine géographique de l'oliban consommé en Chine.

62. HIRTH et ROCKHILL 1911, p. 116 et 121, cité par HARDY-GUILBERT et DUCATEZ 2004, p. 106.

63. HARDY-GUILBERT 2005, p. 74, HARDY-GUILBERT et LE MAGUER 2010, p. 53. En tout, neuf types ont été identifiés selon des critères morphologiques, physiques et décoratifs.



a. Angle supérieur d'un brûle-parfum quadrangulaire et quadripode (SHR02 2999.17), décor avec frise de triangles excisés sur l'épaisseur du bord et de plusieurs frises sur les parois, pâte grossière argileuse grise (10YR 5/1), surface brun très pâle (10YR 8/3) (HARDY-GUILBERT et LE MAGUER 2010, fig. 2.3, p. 53).

b. Profil complet d'un brûle-parfum quadrangulaire et quadripode avec manche (SHR99 2331.1), décor avec deux rangs de deux points au peigne, traces de feu dans le réceptacle, pâte assez grossière brun clair (10YR 6/3), surface avec engobe rose (5YR 7/4) (HARDY-GUILBERT et LE MAGUER 2010, fig. 3.8, p. 54).

Figure 9. Deux exemples de brûle-parfums retrouvés à al-Šiḥr (Yémen), IX<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> siècles.

Le tableau ci-dessous, bien que non exhaustif, met en évidence l'usage domestique des brûle-parfums à la période islamique. Les contextes pouvaient être prestigieux, comme c'était le cas à Amman et à al-Fudayn, aisé, comme à Sīrāf, ou plus modeste comme à al-Šiḥr.

Site	Période	Matériau du ou des brûle-parfum(s)	Type de contexte
Wādī Ḍurā	I <sup>er</sup> -III <sup>e</sup> s.	Bronze	Funéraire
Al-Fudayn	1 <sup>ère</sup> moitié du VIII <sup>e</sup> s.	Bronze	Palatial
Amman	1 <sup>ère</sup> moitié du VIII <sup>e</sup> s.	Bronze	Domestique
Sīrāf	IX <sup>e</sup> -XI <sup>e</sup> s.	Chlorite	Domestique
Al-Šiḥr	IX <sup>e</sup> -XI <sup>e</sup> s.	Céramique	Domestique

Tableau 1. Synthèse des sites archéologiques mentionnés dans le texte ayant livré des brûle-parfums précisant le type de contexte d'où les objets ont été exhumés.



## L'encens aujourd'hui

La récolte de l'encens joue encore un rôle économique dans les pays où croît le *Boswellia sacra*, même si celui-ci est relativement faible. Au Yémen, la récolte est effectuée par des ouvriers somaliens. En Oman, les arbres appartiennent à des familles depuis des générations et sont protégés au sein de la réserve naturelle du Dhofar classée au patrimoine mondial de l'UNESCO. L'arbre est incisé avec un couteau *mangeb* afin de faire couler la résine, qui, une fois séchée, sera revendue sur les marchés avant d'être brûlée. Ibn Baṭṭūṭa donnait déjà une description similaire, au XIV<sup>e</sup> siècle, lors de sa visite à Ṣafār.

De plus, l'encens reste un produit important dans la vie sociale. On peut le voir à travers la cérémonie de l'accueil, encore attestée parmi les populations de la péninsule Arabique, en particulier l'Oman, le Yémen et l'Arabie saoudite. À Qalhāt (nord-est du Sultanat d'Oman, **fig. 6**), de l'encens est brûlé pour rendre hommage à Bibi Maryam, épouse de 'Ayāz, gouverneur de la ville puis souverain d'Hormuz à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle. Généralement, les femmes y implorent la fertilité en effectuant des circumambulations autour du mausolée et en déposant des brûle-parfums dans la crypte. L'encens est brûlé pour parfumer la maison, mais aussi pour la protéger des djinns. Il est également employé pour ses vertus thérapeutiques et intègre la composition de divers remèdes au Dhofar <sup>64</sup>. Enfin, le sultan d'Oman, Qābūs b. Sa'īd, a tenu lui-même à ce que soit créé dans son sultanat un parfum de luxe dont les deux ingrédients-clé sont l'encens et la myrrhe. Superficiel en apparence, ce fait témoigne de l'importance que joue l'encens dans l'imaginaire et le désir de cette nation de s'identifier à ce produit dont l'usage est attesté dès le III<sup>e</sup> millénaire av. J.-C. sur le site de Ra's al-Jins <sup>65</sup>.

## Conclusion

Les données archéologiques complètent les données textuelles quant aux usages de l'encens. Elles apportent des précisions sur les contextes d'utilisation et attestent d'un usage généralement domestique. Suivant le milieu social, la qualité et l'exotisme de l'encens employé, ainsi que la matière dans laquelle est réalisé le brûle-parfum, varient en fonction du milieu social. Les encens les plus recherchés dans le monde arabe médiéval sont l'ambre gris, l'agalloche et le musc. L'encens oliban était en revanche très prisé dans les régions où il se faisait rare, comme en Chine. Les brûle-parfums en alliage étaient généralement destinés aux classes aisées, voire princières. Ces objets témoignent notamment de l'art de vivre dans les cours princières au Proche et au Moyen Orient, comme cela a été indiqué, ainsi qu'au

64. MILLER et MORRIS 1988, p. 302-304.

65. CLEUZIOT et TOSI 1997, p. 61. Localisé dans le nord-est de l'Oman, à une trentaine de kilomètres de Qalhāt, il s'agit d'un site de l'Âge du Bronze dont l'activité principale était la pêche. Ses habitants entretenaient des contacts à longue distance, notamment avec la région de l'Indus (Pakistan actuel). L'usage d'encens est attesté par la découverte d'un brûle-parfum présentant des traces de combustion et provenant d'un contexte domestique daté du III<sup>e</sup> millénaire av. J.-C.



Maghreb et en al-Andalūs où les élites faisaient un usage important d'encens précieux <sup>66</sup>. Les brûle-parfums en chlorite étaient plus abordables et l'exemple de Sīrāf témoigne du goût des riches marchands pour ce matériau. Leur usage apparaît limité aux périodes omeyyade et, surtout, abbasside. Enfin, les brûle-parfums en céramique sont attestés à toutes les périodes dans les contextes sociaux peu fortunés, prouvant un usage de l'encens dans ce milieu.

Ces données, enrichies par des études botaniques et des analyses physico-chimiques, apportent des connaissances précieuses sur les modalités de ce commerce en particulier et sur les réseaux commerciaux en général. Elles font notamment apparaître d'importants liens commerciaux avec la Chine depuis la période T'ang jusqu'à la période Song.

Enfin, l'étude de l'encens aujourd'hui en péninsule Arabique montre une certaine continuité dans les pratiques et témoigne de l'importance de son usage à tous les échelons de la société.

## Bibliographie

### Sources

- Al-Aṣmā'ī, *Kitāb al-nabāt wa-l-šaḡar*, éd. Louis CHEIKHO in August HAFNER et Louis CHEIKHO (éd.), *Al-Bulḡa fi-l-ṣudūr al-luḡa / Dix anciens traités de philologie arabe*, Beyrouth, 2<sup>e</sup> éd. 1914, p. 17-62.
- Al-Dīnawarī, Abū Ḥanīfa, *Kitāb al-nabāt*, éd. Bernard LEWIN, *The Book of Plants*, Wiesbaden, Steiner (Bibliotheca Islamica 26), 1974.
- Ibn al-Bayṭār, *Ḍāmī' li-mufradāt al-adwiya wa-l-aḡḍiya*, trad. Lucien LECLERC, *Traité des simples*, Paris, Imprimerie Nationale, 1877-1883, 3 vol.
- Al-Hamaḍānī, Ibn al-Faḡīh, *Kitāb al-bulḍān*, trad. Henri MASSÉ, *Abrégé du Livre des Pays*, Damas, Institut français de Damas, 1973.
- Ibn Māsawayh, Yūhanā, *Kitāb ḡawāhir al-ṭīb al-mufrada*, trad. Paul SBATH, « Traité sur les substances simples aromatiques par Yahanna Ben Massawāih », *Bulletin de l'Institut d'Égypte* XIX, 1937, p. 5-27.
- Ibn Maymūn, Mūsā, *Ṣarḥ asmā' al-'uqqār*, trad. Max MEYERHOF, *L'explication des noms de drogues. Un glossaire de matière médicale composé par Maïmonide*, Le Caire, Imprimerie de l'Institut français d'archéologie orientale (Mémoires présentés à l'Institut du Caire 41), 1940.
- Al-Mas'ūdī, 'Alī b. al-Ḥusayn, *Kitāb murūḡ al-ḡahab*, éd. et trad. Charles BARBIER DE MEYNARD et Abel PAVET DE COURTEILLE, révisé par Charles PELLAT, *Les prairies d'Or*, Paris, Société Asiatique et Geuthner, 1989, vol. IV.
- Al-Sarī al-Raffā', *Kitāb al-muḥibb wa-l-maḥbūb wa-l-mašmūm wa-l-mašrūb*, éd. Mišbāḥ ĠALĀWINJĪ, *Kitāb al-Mašmūm*, Damas, 1986-1987, vol. 3.

66. Le brûle-parfum n° 67.178.3a, b, conservé au Metropolitan Museum of Arts à New York et le brûle-parfum n° D/92/6, conservé au Museo Arqueológico y Etnológico provincial à Cordoue, faits en bronze et datant tous deux des XI<sup>e</sup> ou XII<sup>e</sup> siècles, apparaissent comme une interprétation locale des brûle-parfums produits au Proche-Orient et illustrés par les exemples exhumés à al-Fudayn et à Amman. Sources : site internet du Metropolitan Museum of Arts (<http://www.metmuseum.org/collection/the-collection-online/search/451945>) et Qantara ([http://www.qantara-med.org/qantara4/public/show\\_document.php?do\\_id=215&lang=en](http://www.qantara-med.org/qantara4/public/show_document.php?do_id=215&lang=en)).

## Études

- ALBRIGHT Frank P. 1955, « Explorations in Dhofar, Oman », *Antiquity* 39/113, p. 37-39.
- AUDOUIN Rémy 1997, « Wādī Dura », in *Yémen au pays de la reine de Saba*, Paris, Institut du Monde Arabe, p. 212-214.
- BRETON Jean-François et BAFAQIH Muḥammad ‘Abd al-Qādir 1993, *Trésors de Wādī Ḍura’ (République du Yémen)*, Beyrouth-Damas-Amman, Presses de l’Ifpo (Bibliothèque archéologique et historique 141).
- BUQUET Thierry 2015, « De la peste à la fragrance. L’origine de l’ambre gris selon les auteurs arabes », *Bulletin d’Études Orientales* LXIV, p. 113-133.
- CLEUZIOW Serge et TOSI Maurizio 1997, « Evidence for the use of aromatics in the Early Bronze Age of Oman: Period III at RJ-2 (2300-2200 BC) », in Alessandra AVANZINI (éd.), *Profumi d’Arabia*, Rome, L’Erma di Bretschneider, p. 57-81.
- COULON Jean-Charles 2015, « Fumigations et rituels magiques. Le rôle des encens et fumigations dans la magie arabe médiévale », *Bulletin d’Études Orientales* LXIV, p. 179-248.
- DAVID-CUNY Hélène et AZPEITA Johanne 2012, *Failaka Seals Catalogue. Vol. 1: Al-Khidr, Koweït*, National Council for Culture, Arts and Letters.
- EVERSHED Richard, VAN BERGEN Pim, PEAKMAN Torren, LEIGH-FIRBANK Elizabeth, HORTON Mark, EDWARDS David, BIDDLE Martin, KJØLBYE-BIDDLE Birthe et ROWLEY-CONWY Peter 1997, « Archaeological frankincense », *Nature* 390, p. 667-778.
- HARDING Gerald L. 1951, « Excavations on the Citadel, Amman », *Annual of the Department of Antiquities in Jordan* 1, p. 7-16.
- HARDY-GUILBERT Claire 2005, « The harbour of al-Shiḥr, Ḥaḍramawt, Yemen: sources and archaeological data on trade », *Proceedings of the Seminar for Arabian Studies* 35, p. 71-85.
- HARDY-GUILBERT Claire et DUCATEZ Guy 2004, « Al-Šiḥr, porte du Ḥaḍramawt sur l’océan Indien », *Annales Islamologiques* 38, p. 95-157.
- HARDY-GUILBERT Claire et LE MAGUER Sterenn 2010, « Chihr de l’encens (Yémen) », *Arabian Archaeology and Epigraphy* 21, p. 46-70.
- HIRTH Friedrich et ROCKHILL William W. 1911, *Chau Ju-kua. His work on the Chinese and Arab trade in the twelfth and thirteenth centuries, entitled Chu-fan-chi*, Saint-Pétersbourg, Printing Office of the Imperial Academy of Sciences.
- HUMBERT Jean-Baptiste 1986, *El-Fedein : Maḥraq, Jordanie. Rapport préliminaire de la campagne de fouilles 1986*, Jérusalem, École biblique et archéologique de Jérusalem.
- INVERNIZZI Antonio 1997, « Coppe e bracieri da incenso nell’oriente classico », in Alessandra AVANZINI (éd.), *Profumi d’Arabia*, Rome, L’Erma di Bretschneider, p. 121-146.
- KING Anya 2008, « The importance of imported aromatics in Arabic culture: illustrations from Pre-Islamic and Early Islamic Poetry », *Journal of Near Eastern Studies* 67/3, p. 175-189.
- LE MAGUER Sterenn 2011, « Typology of incense-burners of the Islamic period », *Proceedings of the Seminar for Arabian Studies* 41, p. 173-195.
- MARIN Manuela, « Sobre Būrān y būrāniyya », *Al-Qanṭara* 2, p. 193-207.
- MARIN Manuela, « The perfumed kitchen: Arab Cookbooks from the Islamic East », *Res orientales* XI, dossier thématique : *Parfums d’Orient*, Ryka GYSELEN (éd.), p. 159-166.

- MATHE Carole, CULIOLI Gérard, ARCHIER Paul et VIEILLESCHAZES Cathy 2004, « Characterization of archaeological frankincense by gas chromatography-mass spectrometry », *Journal of Chromatography A* 1023, p. 277-285.
- MILLER Anthony G. et MORRIS Miranda 1988, *Plants of Dhofar. The Southern Region of Oman Traditional, Economic and Medicinal Uses*, Sultanat d'Oman, Bureau du Conseil pour la conservation de l'environnement, Diwan de la cour royale.
- OVERSTREET William C., GROlier Maurice J. et TOPLYN Michael R. 1988, *The Wādī al-Jubah Project. IV: Geological and Archaeological Reconnaissance in the Yemen Arab Republic, 1985*, Washington DC, American Foundation for the Study of Man.
- RASHID Sa'ad b. 'Abd al-'Azīz 1986, *Al-Rabadhah: Portrait of an Early Islamic civilisation in Saudi Arabia*, Riyadh, King Saud University.
- REGERT Martine, DEVIÈSE Thibault, LE HÔ Anne-Sophie et ROUGEULLE Axelle 2008, « Reconstructing ancient Yemeni commercial routes during the Middle Ages using structural characterization of Terpenoid resins », *Archeometry* 50/4, p. 668-695.
- ROUGEULLE Axelle 2004, « Le Yémen entre Orient et Afrique : Šarma, un entrepôt du commerce médiéval sur la côte sud de l'Arabie », *Annales Islamologiques* 38/1, p. 201-253.
- VAN BERGEN Pim, PEAKMAN Torren, LEIGH-FIRBANK Elizabeth et EVERSHED Richard 1997, « Chemical evidence for archaeological frankincense: boswellic acids and their derivatives in solvent soluble and insoluble fractions of resin-like materials », *Tetrahedron Letters* 38, p. 8409-8412.
- WHITEHOUSE David 1968, « Excavations at Sīrāf: First Interim Report », *Iran* 6, p. 1-22.
- YU Ning, SONG Yan, YANG YiMin, MA QingLin et WANG ChangSui 2012, « Study on the glasswares discovered in the underground palace of the Da Bao En Temple in the North Song Dynasty (AD 960-1127) in Nanjing, China », *Science China Technological Sciences* 55/7, p. 2006-2012.
- ZARINS Juris, WHALEN Norman, IBRAHIM Mohammad, MURSI 'Abd al-Jawad et KHAN Majid 1980, « Comprehensive Archaeological Survey Program. Preliminary Report on the Central and Southwestern Provinces Survey: 1979 », *Atlat* 4, p. 9-36.
- ZHOU Lei, SHEN Dawa, HE Junquan, WEI Yuhui, MA QingLin et HU Zhide 2012, « Multispectroscopic studies for the identification of archaeological frankincense excavated in the underground palace of Bao'en Temple, Nanjing: near infrared, midinfrared, and Raman spectroscopies », *Journal of Raman Spectrometry* 43/10, p. 1504-1509.